

bité, Bonaparte, devenu consul, lui fit une pension de 6,000 fr.

**BUCHOVINE**. V. BUKOWINE.

**BUCHHOZ** (Pierre-Joseph), naturaliste et médecin français, né à Metz en 1731, mort à Paris en 1807. Il a publié un grand nombre d'ouvrages sur les plantes étrangères et indigènes. C'était le Trublet des naturalistes :

Il compilait, compilait, compilait.

On a dit méchamment de ce bienheureux docteur, à la plume si fertile, qu'il a écrit sur toutes les parties de l'histoire naturelle, sans y rien comprendre, et, par une espèce de phénomène dont nous ne connaissons pas d'autre exemple, qu'il a trouvé le secret de publier plusieurs centaines de volumes, et de demeurer inconnu. Il y a toutefois quelques bonnes observations sur les oiseaux de volière dans son livre intitulé : *les Amusements de la campagne, contenant le Traité des oiseaux de volière ou le Parfait oiseler* (Paris, 1774, in-12), le seul de ses ouvrages qui ait été réimprimé plusieurs fois. Les écrits de Buchhoz ne forment pas moins de trois cents volumes, sur lesquels quatre-vingt-quinze sont in-fol. Nous nous bornerons à citer : *Histoire naturelle de la Lorraine* (Nancy, 1762 et suiv., 13 vol. in-8°); *Histoire naturelle de la France* (14 vol. in-8°); *Histoire universelle du règne végétal* (Paris, in-fol., avec 1,200 planches).

**BUCHSWILLER**, nom allemand de Bouxwiller.

**BUCHWALD** (Jean DE), médecin et botaniste danois, né en 1658, mort en 1738, a publié, sous le titre de : *Specimen medico-practico-holanicum, etc.* (Copenhague, 1720, in-4°), une nomenclature alphabétique des plantes usuelles les plus communes, avec leurs noms en quatre langues. — Son fils, BALTHAZAR-JEAN, né en 1697, mort en 1733, devint professeur de médecine à Copenhague et traduisit en allemand l'ouvrage de son père, sous le titre de : *Herbier vivant* (Copenhague, 1721, in-8°).

**BUCHWALD** (Joseph-Henri DE), poète et littérateur danois, né à Vienne en 1787. Il servit comme officier dans les armées françaises, de 1807 à 1822, et professa ensuite la littérature française à l'université de Kiel. Parmi ses écrits, tant en français qu'en danois, on remarque : *Souvenirs d'un émigré du Nord* (1822); *l'Age poétique d'un Scandinave* (1823); *les Nègres d'Alfred* (1824); *Souvenirs* (1827-1829); *Constant et Etoile* (1827); *Caprice d'un officier français* (1830); *Fleurs de Kiel* (1831), etc. Il a aussi traduit en danois quelques tragédies de Voltaire et l'*Hernani* de Victor Hugo.

**BUCHY**, bourg de France (Seine-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 27 kilom. N.-O. de Rouen; pop. aggl. 682 hab. — pop. tot. 772 hab. Commerce de bestiaux; église romane de construction récente; tour monumentale.

**BUCLIDE** s. f. (bu-si-de). Bot. Genre d'arbres, de la famille des combrétacées, comprenant trois ou quatre espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. On les désigne aussi quelquefois sous le nom de grignon.

**BUCLINOBANTES**, peuple de l'ancienne Germanie, faisait partie de la confédération des Alamans et habitait le territoire qui est actuellement compris dans la Hesse-Darmstadt, aux environs de Giessen, et en dedans du *Vallum romanum* qui allait du Rhin au Danube.

**BUGIOCHE** s. m. (bu-si-o-che). Comm. Sorte de drap que la Provence et le Languedoc expédiaient autrefois à Alexandrie et au Caire.

**BUCK-BEAN** s. m. Bot. Nom anglais du trèfle d'eau, qui remplace quelquefois le houblon pour la bière.

**BUCKBOURG**, ville d'Allemagne, capitale de la principauté de Lippe-Schaumbourg, sur l'Aue, au pied du Harzschberg, à 15 kilom. E. de Minden; 4,500 hab. Résidence du prince; église de la Renaissance. Gymnase, bibliothèque. Fabrication de toiles. A 4 kilom., on trouve le petit village d'Eilsen, qui possède un établissement de bains sulfureux.

**BUCKELDIUS**, nom latinisé du pêcheur hollandais qui inventa l'art de saler les harengs. V. BERKELSDON.

**BUCKENBURGIUS**, chroniqueur flamand. V. BOCKENBERG.

**BUCKFASTLEIGH**, bourg et paroisse d'Angleterre, comté de Devon, à 30 kilom. S.-O. d'Exeter, sur la Dart; 2,445 hab. Exploitation de cuivre et de pierres à chaux; fabrication de serges.

**BUCKHOUND** s. m. (beuk-haoundd — de l'angl. *buok*, daim, chevreuil; *hound*, lévrier). Vénér. Chien pour chasser le chevreuil, le daim, le cerf.

**BUCKINCK**, graveur. V. BUSINCK.

**BUCKINGHAM**, ville d'Angleterre, capitale du comté de ce nom, à 80 kilom. N.-O. de Londres, sur la rive droite de l'Ouse et une branche du Grand-Canal de jonction; 4,975 h. Section électorale; tribunaux de comté; fabrication de dentelles; papeterie aux environs. On y remarque l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, bel édifice surmonté d'un clocher très-élevé. L'autel est orné d'une copie de la *Transfiguration* de Raphaël, offerte par le duc de Buckingham. Les autres édifices publics qui méritent quelque attention sont l'hôtel de

ville, l'église des non-conformistes et les ruines de la chapelle Saint-Jean et de Saint-Thomas-Becket.

**BUCKINGHAM** (comté de), l'un des quarante comtés de l'Angleterre proprement dite, compris entre ceux de Northampton au N., d'Oxford à l'O., de Berk et de Middlesex au S., d'Hertford et Bedford à l'E.; sur une étendue de 2,000 kilom. carrés, avec une population de 163,723 hab. Le sol, arrosé par la Tamise, l'Ouse et la Colne, est en général très-fertile; il forme au centre la belle vallée d'Aylesbury, qui produit en abondance des grains et de gras pâturages. Eleve considérable de gros bétail et de moutons; fabrication active de chapeaux de paille; laines estimées. Commerce de bétail, beurre et grains. Ce comté, divisé en 8 districts et 202 paroisses, renferme plusieurs villes, dont les plus importantes sont : Buckingham, ch.-l.; Aylesbury, Great-Marlow, etc.

Ce comté comprend, au dire des archéologues anglais, l'ancien territoire occupé primitivement par le peuple des Catyeuchlani et des Catuellani. Telle est du moins l'opinion de Camden, admise par Smith. Le territoire de ces peuples joua, on le sait, un grand rôle dans la conquête de la Bretagne, entreprise par Aulus Plautius sous le règne de l'empereur Claude; ce fut le théâtre principal de la guerre; c'est dans une bataille livrée sur les frontières de cette contrée que fut tué le chef breton Togodumnus. Lors de la conquête de la Bretagne méridionale et de la division du territoire conquis, le Buckinghamshire actuel fut compris dans la Flavia Caesariensis. La domination romaine a laissé des traces de son passage; on voit encore dans le Buckinghamshire les routes tracées par les conquérants.

**BUCKINGHAM** (comtes et ducs DE). Le premier comte de Buckingham fut Gauthier GIFFORD, qui reçut ce titre de Guillaume le Conquérant. Le comté revint à la couronne après la mort de Gifford, qui ne laissa point d'héritier. Pendant la guerre des deux Roses, le titre de duc de Buckingham fut porté par la noble famille de Stafford, issue d'une fille du duc de Gloucester, fils d'Edouard III, et dont plusieurs membres périrent, soit sur les champs de bataille, soit sur l'échafaud, dans le cours de cette longue et sanglante lutte de trente années, pendant laquelle douze grandes batailles furent livrées, quatre-vingts princes du sang furent tués, et qui anéantit presque complètement l'ancienne noblesse d'Angleterre. A la bataille de Saint-Albans, où coula le premier sang de cette guerre domestique (1455), périt Humphrey, comte de Stafford, fils aîné de Humphrey, duc de Buckingham, lequel fut tué lui-même, dix ans plus tard, à la sanglante bataille de Northampton. Il avait embrassé le parti de Lancastre (Rose rouge). — Henry STAFFORD, duc de Buckingham, fils du précédent, se rangea au parti d'York (Rose blanche) et fut en grande faveur auprès d'Edouard IV, qui lui fit épouser Catherine, sœur de la reine, la belle Elisabeth Woodville. Malgré les bontés dont l'avait accablé le roi, malgré les liens d'étroite parenté qui l'attachaient à la reine, le duc de Buckingham fit déclarer nul le mariage d'Edouard IV, ce qui entraîna la déchéance de son fils Edouard V, et fit proclamer Richard, duc de Gloucester, roi d'Angleterre. Bientôt, soit qu'il fût poussé par des vives ambitions, soit qu'il trouvât que Richard III ne récompensait pas suffisamment ses services, le duc négocia secrètement avec le comte Richmond et leva l'étendard de la révolte. Trahi par un de ses serviteurs et livré au roi Richard, il fut condamné et exécuté, en 1483, sur la place du Marché, à Salisbury. — Plus tard, Edouard STAFFORD, qui porta le titre de duc de Buckingham, fut rétabli dans son rang et ses dignités par Henri VII, aussitôt après son avènement au trône. Il fut en grande faveur pendant toute la durée de ce règne, et après la mort d'Henri VII, il sembla, tout d'abord, vouloir conserver les bonnes grâces de son successeur; mais, outre qu'il s'était attiré l'inimitié du cardinal Wolsey, les droits qu'il pouvait avoir à la couronne éveillèrent la susceptibilité jalouse d'Henri VIII. Edouard STAFFORD, en effet, descendait doublement d'Edouard III, par Jean de Gand, duc de Lancastre, et par Anne Plantagenet, fille de Thomas de Woodstock, comte de Buckingham et duc de Gloucester. Il n'était pas, il est vrai, très-proche parent d'Henri VIII, et son droit de succession semblait bien éventuel; mais les Tudors avaient toujours vu de mauvais œil ceux qui pouvaient, même de très-loin, leur disputer le trône, et beaucoup de Plantagenets devaient payer de leur tête le sang qui coulait dans leurs veines. Buckingham, lui-même, contribua à sa propre perte. Son langage peu mesuré et parfois menaçant aurait suffi à donner de l'ombrage à un prince moins jaloux qu'Henri VIII. Il fut arrêté et traduit devant un tribunal présidé par le duc de Norfolk, dont le fils, le comte de Surrey, avait épousé la fille de Buckingham. Reconnu coupable de haute trahison, il fut décapité à la Tour de Londres, en 1522. Avec lui s'éteignit, dans la maison de Stafford, le titre ducal de Buckingham. — Pendant le reste du règne d'Henri VIII, et sous ses successeurs immédiats, Edouard VI, Jane Grey, Marie et Elisabeth, il n'y eut pas de duc de Buckingham; mais, en 1615, la neuvième année du règne de

Jacques Stuart, d'Ecosse, à la cour duquel tout était vénal, depuis les grands et petits emplois jusqu'à la chasteté des femmes, l'honneur des hommes et l'hermine des juges, la charge d'échanson fut achetée par George Villiers, fils cadet de sir Edward Villiers, de Brookesby, dans le Leicestershire. Nous verrons dans l'article suivant comment le titre de Buckingham fut rétabli en sa personne.

**BUCKINGHAM** (George VILLIERS, duc DE), célèbre ministre et favori de Jacques I<sup>er</sup> et de Charles I<sup>er</sup>, né en 1592 à Brookesby (Leicestershire), assassiné le 24 août 1633. Jusqu'ici l'histoire s'est montrée sévère pour ce personnage, et Macaulay lui-même ne l'a pas traité avec plus de ménagements que ses devanciers. Néanmoins, des travaux récents publiés en Angleterre tendent à établir que, si le fameux duc n'a pas été calomnié, on a du moins exagéré ses torts; d'après ces documents, il faudrait voir en lui autre chose qu'un favori vulgaire, un mignon de cour sans qualités et sans mérite. Malheureusement, toutes les actions de Buckingham dénotent une telle légèreté, une telle insolence de parvenu, un si extravagant amour du luxe et de l'ostentation, un si profond oubli des devoirs qui incombent à la puissance et à l'autorité, que sa réhabilitation nous semble bien difficile, sinon impossible. Au reste, rien ne peut mieux le faire apprécier qu'un exposé impartial des principaux actes de sa vie. La famille de Villiers, à laquelle il appartenait, était fort ancienne; elle avait suivi Guillaume le Conquérant en Angleterre, et, entre autres illustrations, comptait parmi ses membres l'héroïque Villiers de l'Isle-Adam, grand maître de l'ordre de Jérusalem. Lady Villiers, mère du futur duc de Buckingham, était restée veuve de bonne heure, ne possédant que de minces ressources pour élever convenablement George, son fils de prédilection. Elle l'envoya d'abord dans une école de village, puis à Cambridge, où il resta jusqu'en 1610. De là, il passa à Paris, où les jeunes gentilshommes venaient se perfectionner dans l'art de l'escrime et de la danse, partie essentielle de leur éducation. Dans la situation actuelle de sa fortune, il ne put se livrer à ce goût pour le luxe et la magnificence, que plus tard il devait porter si loin. Quand il revint en Angleterre, ce n'en était pas moins un gentilhomme accompli; toutes les grâces, toutes les séductions abondaient en lui; il ne lui manquait que la richesse : elle ne devait pas tarder à venir. Lors d'une excursion dans le comté de Cambridge, le roi Jacques, l'ayant rencontré au milieu d'une partie de chasse, le remarqua à cause de sa bonne mine. Quelque temps après, il le vit figurer comme acteur dans un drame burlesque, joué en son honneur dans la ville de Cambridge. Cette fois, il fut tellement séduit par la grâce de ses manières et la beauté de sa personne qu'il se l'attacha, et lui donna bientôt la place de Somerset, dont il commençait à se lasser. Dès ce jour, la fortune de George Villiers fut faite, et sa faveur alla croissant si rapidement, que la reine elle-même jugea prudent de le mettre dans ses intérêts. Dès lors le favori fut tout ce qu'il voulait être : chevalier, baron Whadon, lord Blechy, vicomte Villiers, duc de Buckingham, lord amiral, surintendant des forêts, premier ministre, etc. Il est superflu d'ajouter que sa famille partageait sa faveur; sa mère, ses frères remplissaient la cour, et le roi Jacques, qui avait toujours témoigné peu d'affection à ses propres enfants, n'était distrait que par la présence des neveux de son favori. Après l'avoir ainsi comblé de titres, de richesses et de dignités, il songea à le marier; il fit personnellement plusieurs démarches auprès des riches marchands de la Cité; après bien des recherches, il trouva l'héritière du comte de Rutland, lord Manners de Belvoir, descendant des Plantagenets et possesseur de quatorze manoirs ou baronnies. Le mariage fut retardé par les prétentions exorbitantes de Buckingham, qui voulait 500,000 fr. de dot, avec une rente annuelle de 100,000 fr. La mère de Buckingham trouva un moyen de vaincre la résistance du père; elle attira la jeune fille chez elle, la compromit par une absence prolongée, et rendit ainsi le mariage indispensable. Dès ce jour, le nouveau duc put se livrer à son goût pour le luxe et la dépense; sa maison, appelée *York-House*, et précédemment habitée par Bacon, devint célèbre par les splendeurs dont elle fut le témoin. Bassompierre y fut invité à un dîner féérique, où les mets descendaient du plafond dans une espèce de nuage, pendant qu'autour de la table étaient des domestiques en costumes mythologiques, de façon à prêter toute l'illusion d'un ballet à ce festin qui ne coûta pas moins de 150,000 fr.

Le mariage projeté de Charles avec l'infante d'Espagne occupait toute l'Angleterre; Buckingham mit en tête au jeune prince de partir pour Madrid, afin de voir incognito celle qu'on lui destinait pour femme. Les deux voyageurs n'eurent qu'à se louer de la courtoisie castillane, et Buckingham, qui avait fait venir les perreries de la couronne, prit à cœur d'effacer par son luxe les splendeurs de cette cour enrichie par les trésors du nouveau monde. On le voyait errer dans les salles de bal avec des boutons de diamants, des rosettes de perreries à son chapeau, des broderies de perles à sa cravate, tandis que d'autres perles plus petites étaient attachées à son

pourpoint par un fil assez léger pour que le frolement des robes de soie les fît tomber sur le tapis. Les grandes dames se baissaient alors pour les lui rendre, et le magnifique Buckingham les pria de les garder en souvenir de lui. Le mariage traînant en longueur, Buckingham laissa le jeune prince Charles à Madrid, et revint en Angleterre, où son pouvoir fut plus grand que jamais. Une ballade populaire a bien exprimé son influence sans limites, par cette simple phrase : « Quand le puissant duc avait dit oui, personne n'osait dire non. » Les négociations pour le mariage du prince Charles avec l'infante d'Espagne n'ayant pas abouti, on se tourna du côté de la France, et le mariage avec Henriette fut aussitôt conclu. Le roi Jacques étant mort sur ces entrefaites, le duc de Buckingham fut chargé d'aller en France chercher la nouvelle reine d'Angleterre. La pompe qu'il déploya dans cette occasion fut sans bornes. Sa suite comprenait huit nobles titrés, six gentilshommes non titrés, vingt-quatre chevaliers ayant chacun six pages et six laquais. Au service personnel du duc étaient attachés vingt yeomen, servis par soixante et dix grooms; trente femmes, deux chefs de cuisine, vingt-cinq aides cuisiniers, quatorze servantes, cinquante ouvriers et manœuvres, vingt-quatre valets de pied, six piqueurs, dix-huit postillons et vingt valets d'écurie. En somme, Buckingham comptait huit cents personnes à sa suite, et Louis XIII demanda s'il ne lui faudrait pas quitter le Louvre pour faire place au duc. Buckingham avait trois costumes, dont le plus riche, en velours glacé et brodé de diamants, ne valait pas moins de deux millions. C'est alors que s'alluma dans son cœur cet amour pour Anne d'Autriche, qui devait remplir le reste de sa vie. Grâce à la duchesse de Chevreuse et au chevalier de Guise, dont il paya la complaisance à beaux deniers comptants, il put voir la reine et tromper la surveillance du jaloux Richelieu. Il en reçut ces deux ferrets de diamants dont les romanciers et les dramaturges se sont emparés, et sur lesquels M. Alexandre Dumas a écrit ses *Trois Mousquetaires*. Il la revit encore à Amiens, dans un bal donné à l'hôtel de ville, puis, retardé par les vents à Boulogne, il revint lui dire un adieu qui devait être le dernier. Cet amour d'Anne d'Autriche était si connu que ses contemporains mêmes en parlaient. Un jour, le poète Voiture, rencontré par elle, et interrogé sur l'objet de ses pensées, osa répondre : Je pensais

Que vous étiez bien plus heureuse  
Lorsque vous étiez amoureuse.  
Je pensais (vous autres poètes  
Nous pensons extravagamment),  
Ce que, dans l'homme ou vous êtes,  
Vous feriez, si dans ce moment  
Vous aviez en cette place  
Venir le duc de Buckingham.

Anne d'Autriche fut assez indulgente pour ne pas relever cette impertinence. Buckingham n'eut dès lors qu'une idée, celle de revenir en France, d'où le bannissement la haine de Richelieu; pour cela, il promit du secours aux habitants de La Rochelle, espérant, après la guerre, aller à Paris comme négociateur de la paix. Lui-même voulait diriger cette expédition, qui ne fut pas heureuse. Il perdit beaucoup d'hommes dans l'attaque du fort Saint-Martin, sans réussir à s'en emparer. Cet échec diminua beaucoup sa popularité; on alla même jusqu'à le considérer comme le malin esprit qui s'interposait entre le roi et son peuple. Un placard affiché aux portes du palais portait ces mots : « Qui gouverne le royaume? le roi. — Qui gouverne le roi? le duc. — Qui gouverne le duc? le diable. » Pour relever son crédit par le prestige d'une victoire, il décida une seconde expédition contre La Rochelle, résolu à périr ou à triompher. La veille de l'embarquement, il était à Portsmouth, causant avec le colonel Fryar, quand John Felton, entrant sans bruit dans sa chambre, lui enfonça son poignard dans le cœur. Ce n'était point par un sentiment de vengeance, mais uniquement par fanatisme, et pour frapper l'homme que le parlement avait déclaré l'ennemi de la nation.

Buckingham, disent les documents dont nous avons parlé plus haut, était un administrateur habile, un esprit vaste et éclairé, qui fit faire de grands progrès à la marine anglaise et introduisit dans son pays le goût et l'amour des beaux-arts. Son seul tort fut de flatter chez ses maîtres les tendances arbitraires et despotiques, qui devaient amener fatalement la révolution de 1648.

Charles I<sup>er</sup> était à peine monté sur le trône qu'il le poussa à toutes les mesures funestes qui conduisirent ce malheureux et coupable prince à l'échafaud : dissolution du parlement, taxes forcées, attaques aux libertés publiques, emprisonnements arbitraires, etc.

A Madrid, il révolta la gravité espagnole par son insolence et la licence de ses mœurs, et fut la cause la plus active de la rupture entre les deux puissances. Il couronna toutes ces folies en bravant Richelieu, qui était un trop rude jouteur pour lui.

**BUCKINGHAM** (George VILLIERS, duc DE), fils du précédent, né en 1627, mort en 1688, montra une habileté supérieure à celle de son père, mais se rendit odieux par sa dissimulation, et fit oublier ses talents réels par la profondeur et l'ignominie de sa chute. Il fut élevé au collège de la Trinité, à Cambridge, et se trouvait